

Lou Païs

N°459

Revue Régionale du
Gévaudan et des
Cévennes
créée en
1952

SAINT-ALBAN,
son Château,
son Hôpital
Psychiatrique...

SENT-AUBO,
soun Chastel,
soun Asilo...

L'HÔPITAL DE SAINT-ALBAN – en remontant le passé...

Originaire de l'Estival de Fontans, Privat ROUSSET a été élève-interne à l'école Saint-Joseph de Saint-Alban de 1945 à 1949. Pendant cette période il a bien connu et fréquenté l'hôpital dans le même temps que sa tante, Augustine ROUSSET, mère-supérieure des religieuses-infirmières, nombreuses alors...

Dernièrement, 75 ans plus tard, il s'est replongé dans ce passé toujours vivace... Il a bien voulu faire bénéficier Lou PAÏS de ce retour sur un passé riche et, peut-être, pas toujours bien connu, la Résistance notamment dans les années 1940...

Qu'il en soit vivement remercié !

Paul Astruc

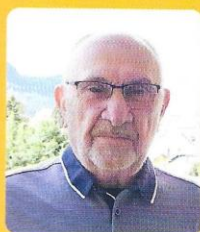


Le cimetière des fous à l'hôpital de Saint-Alban.

EDITORIAL

Héroïsme ordinaire

Le cœur et la raison d'être de LOU PAÏS c'est la transmission de notre histoire, de notre culture, de notre langue...



Le témoignage que j'ai le plaisir de rapporter dans ce numéro de notre revue est un exemple frappant de ce que des femmes et des hommes de toutes conditions, de la plus humble religieuse au médecin le plus réputé, ont pu réaliser au risque de perdre leur liberté, voire leur vie, tout en accomplissant leur mission quotidienne de soins à des centaines de malades.

Ce courage sans tapage, cet héroïsme ordinaire de notre histoire locale, font revivre, ou plutôt vivre notre passé et apportent leur contribution à la grande Histoire.

Sans être passiste, ni nostalgique, je pense que les faits que je relate sont un exemple à méditer, en particulier pour les jeunes, et peut-être aussi les moins jeunes, qui, me dit-on, ne s'intéressent pas à l'Histoire.

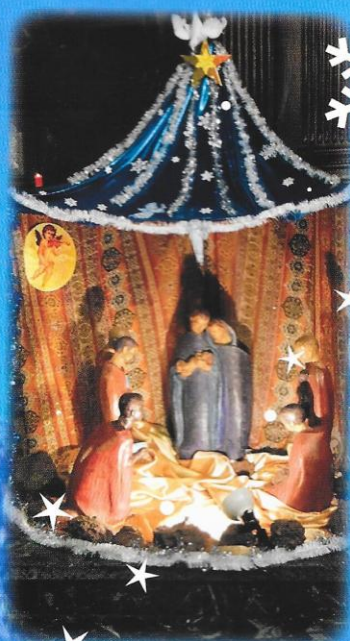
Si c'est vrai, ils devraient toujours avoir en mémoire cette pensée de Karl Marx ; « Celui qui ne connaît pas l'Histoire est condamné à la revivre ».

Apprendre les leçons du passé et être capables d'en tirer profit : voilà une tâche difficile et même héroïque !

Privat ROUSSET

Lou PAÏS

Bons dis
"Bono Annado"





LOU PAÏS / 459

REVUE RÉGIONALE DU GÉVAUDAN
ET DES CÉVENNES

www.loupaisescologabalo.fr/

JEAN L. BRUNEL -LOU PAÏS-
14, RÉSIDENCE LES PRÉS HAUTS
ROUTE DE LA MARGERIDE
48130 AUMONT-AUBRAC
Tél. 04 66 31 09 41

jeanlou.brunel@gmail.com

RÉDACTION

Fondateur : † Olivier ALLE

Directeur de 1981 à 2002 :

† Rémy CHASTEL

Directeur de 2002 à 2009 :

Christian PLANCHON

Comité d'honneur :

Membres : † Prosper RAMBIER,

† Emile TICHET, † Jean BRAJON,

† J. TICHIT, † Pierre REMIZE,

† F. RAYMOND, † Renée CORDESSE,

† Jacky BELOT

Mireille ALLE-GALZIN, Eliane

CHASTEL, Raymond TREBUCHON,

Raymond SAINT-JEAN,

DIRECTEUR DE PUBLICATION :

Paul ASTRUC Tél. 06 32 37 43 51

astrucpaul@yahoo.fr

26, rue Etienne-Dolet

63000 CLERMONT-FERRAND

Trésorier : Paul GALTIER

Tél. 01 34 10 67 65

Trésorier adjoint : Jean-Louis BRUNEL

Tél. 04 66 31 09 41

COMITÉ DE RÉDACTION :

P. DOUCHEZ, P. YGRIÉ,

M.-T. NEMROD-BONNAL,

G. SCOZZARI, L. HUGON, P. ASTRUC,

M. DALLE, P. GALTIER, J. LHERMET,

J.-L. BRUNEL, J. RIEUTORT, L. OSTY,

J. BOUDET, R. VEYRUNES,

P. ASTIER, E. PHILIP, E. OSTY,

R. CHARREIRE, L. CHARBONNIER.

Photos : J.-L. BRUNEL...

© Lou Païs 459, 15 décembre 2023

Le tirage de ce numéro est de

900 exemplaires.

Malgré les soins apportés à la réalisation de cette revue, il est possible que les propriétaires des droits de reproduction de certaines illustrations n'aient pu être identifiés. Le cas échéant, ils sont priés de se faire connaître auprès de la rédaction.

CPPAP N° 0925 G 83833

ISSN 0294 -7854

Lou Païs est une marque déposée.

Reproduction interdite sans l'accord de la rédaction.

Imprimerie CHAMBRIAL/CAVANAT

Avenue de la République

63160 Billom

04 73 68 31 88

Lou Païs est édité par l'association

« Les Amis du Païs et l'Escolo Gabalo »

(Ass. loi 1901)

Président : Paul ASTRUC

Vice-Président : Pierre ASTIER

Secrétaire : Jean BOUDET



SOMMAIRE

EDITORIAL p. 03

SENT-AUBO E SOUN ASILO - Dabons

EN QUAUQUES CLICS / EN QUELQUES CLICS p. 04

EN ANENT ES ARRIÓS / RETOUR SUR LE PASSÉ p. 07

LA RESISTENÇIO / LA RÉSISTANCE p. 09

SURS DE SENT REGIS / COMMUNAUTÉ SAINT-RÉGIS p. 12

UNO PAJO D'ISTORIO / PAGE D'HSITOIRE-R-CIBIEN p. 14

LIBERTAT / LIBERTÉ - P-ELUARD p. 15

SENT-AUBO E SOUN ASILO - Uèi

SENT-AUBO DUSCA NEW-YORK

SAINT-ALBAN JUSQU'À NEW-YORK p. 16

ESPAUSICIEU AL CHASTEL / EXPOSITION AU CHÂTEAU p. 18

VIE ÉCONOMIQUE, SOCIALE ET CULTURELLE

MUSÉE DU GÉVAUDAN p. 21

FAUNE DE MENDE p. 24

OCULUS SUR L'AUBRAC p. 28

CHEMIN URBAIN V p. 30

RENDEZ-VOUS DES SOUVENIRS p. 32

PAR ICI LA SORTIE p. 33

L'HOMÈRE DES INSECTES - JH FABRE p. 34

DINS LOU TRIN p. 37

LOUS DOUS RESSAIRES p. 39



L'HÔPITAL DE SAINT-ALBAN (Page 7)

Retour sur le passé



Un épisode peu connu de la résistance en Lozère en 1944 qui a eu pour cadre l'hôpital psychiatrique de Saint-Alban occupant, à cette époque, la totalité du château.

Elève interne à l'école Saint-Joseph de Saint-Alban de 1945 à 1949 (1), je (*Privat Rousset : photo ci-contre, récente*) rendais visite assez souvent à ma tante Augustine ROUSSET (en religion : sœur Marie-Théophile) à l'hôpital qui accueillait plusieurs centaines de malades. Une trentaine de religieuses de l'ordre de Saint François Régis

avaient pour mission principale les soins aux malades ; ma tante exerçait les fonctions de mère supérieure de cette communauté.



*Au milieu de sa famille
à l'Estival de Furtans
en 1935*

Augustine Rousset - Sœur Marie-Théophile (1er rang, 3^{ème} à partir de la droite : plastron couleur gris-mauve).

A plusieurs reprises ma tante m'avait parlé des actions en faveur des « maquisards » au cœur et aux alentours de l'hôpital. Ces récits m'avaient marqué mais je n'en avais gardé que des bribes de souvenirs.

Or, le 31 octobre 2022, de passage à Aubenas, en Ardèche, je me suis rendu à la Maison Saint-Régis, « maison-mère » de la congrégation, où ma tante avait passé les 3 dernières années de sa vie de 1966 à 1969.

J'y ai rencontré deux religieuses originaires de la Lozère : sœur Marie-Rose Chabalière de Cheylard-l'Évêque et sœur Marie Angèle Mazel de Fraissinet-Chazalais qui avait bien connu ma tante. Je leur ai parlé de mes souvenirs de Saint-Alban et de mes recherches sur cette période de la guerre et de la résistance à l'hôpital de Saint-Alban.

Quelques jours plus tard j'ai reçu un envoi de sœur Josette Goudard, de Lalevade d'Ardèche, archiviste des communautés Saint-Régis et Saint-Joseph.

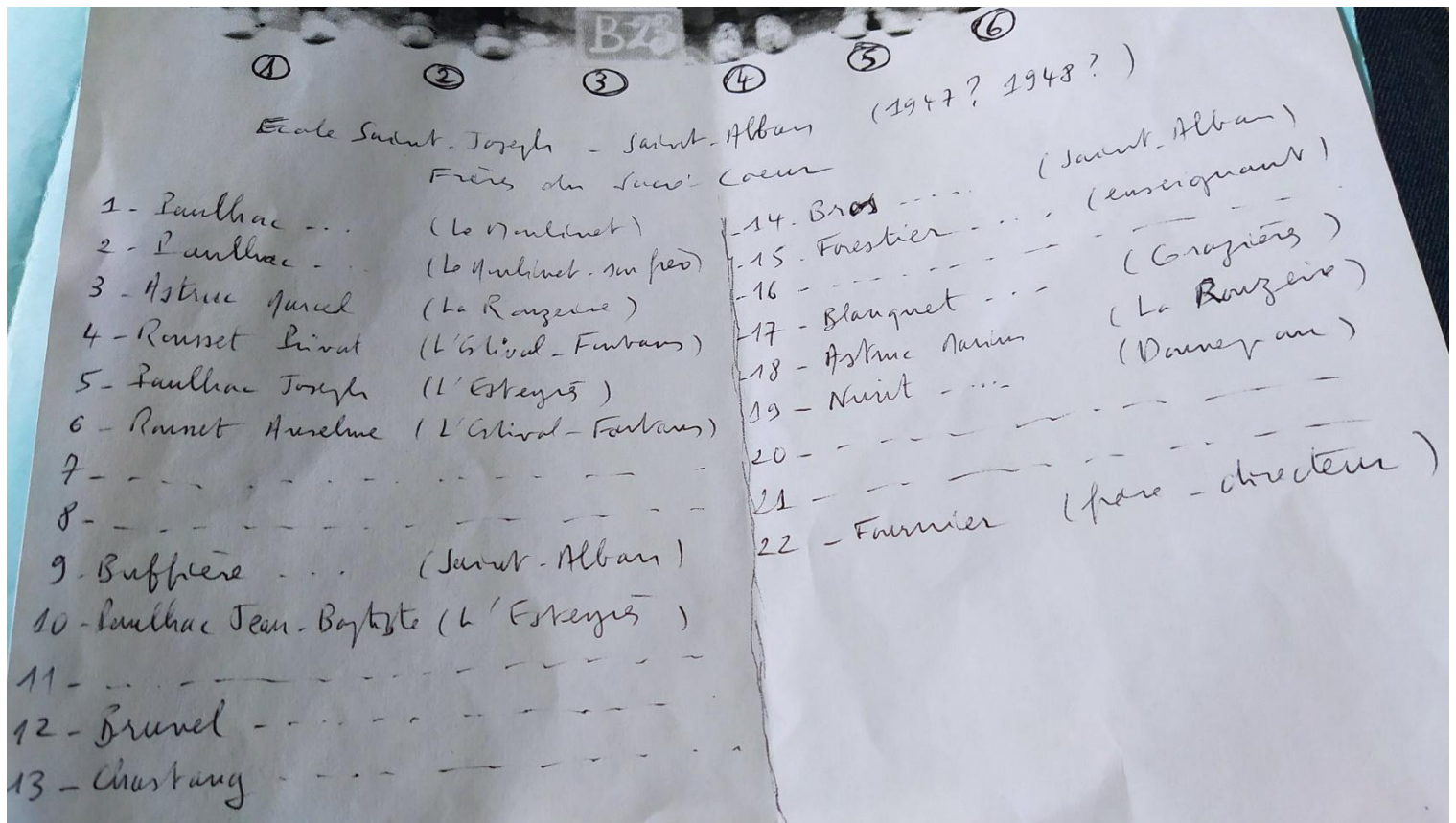
Ce courrier contenait un texte de sœur Marie-Constance BROS, complété par sœur Germaine MAZEL, retraçant un épisode particulièrement émouvant et précis sur la résistance à Saint-Alban. Ce témoignage permet de réparer un oubli et de rendre hommage à celles et ceux qui ont œuvré dans l'ombre au service de la France et de la liberté.

Cet envoi comprenait également un extrait de la revue « Entre Nous » de la Congrégation de Saint-Régis informant de l'attribution de distinctions à Mère Marie-Théophile et sœur Marie-Alexis.

Privat ROUSSET

(1) **École des Frères à St-Alban (École St-Joseph)**, où j'ai accompli l'essentiel de ma scolarité





Privat ROUSSET
-n°4 sur la photo
& médaillon en début d'article



PS- A mon avis, Marcel Astruc : plutôt le n°5 que le n°3 sur la photo de groupe ci-dessus (n°3 et 5 à inverser alors). Mon frère Marcel n'a d'ailleurs jamais porté de lunettes dans sa jeunesse -Marius, mon frère aussi : n°18, c'est bien lui-

Tous les deux ensemble à la même période (internes à St-Alban) : photo ci-contre.

Paul Astruc

St-ALBAN S/LIMAGNOLE

HÔPITAL PSYCHIATRIQUE et RÉSISTANCE (1939-1945)

Nous étions début juin 1944. Le maquis était présent dans les bois de la Margeride. Leurs fréquents accrochages avec les Allemands parvenaient jusqu'à St-Alban. On entendait parfois le canon. Ruynes et Clavières dans le Cantal avaient brûlé ; Paulhac aussi. On vivait un peu dans l'angoisse.



Un matin, je crois que c'était le jour de la Fête-Dieu, on apprenait qu'on avait apporté durant la nuit quatre ou cinq maquisards blessés. On les avait installés « aux Terrasses », le pavillon des entrantes. D'autres devaient suivre par la suite. Combien ? 10, peut-être 15 ? Pour ce dont je me rappelle, leur présence ne posait pas de problème.

Mais un jour, ALERTE ! Les Allemands venaient du côté de Serverette et se dirigeaient vers St-Alban. Ce fut la panique dans le village. De l'hôpital, on voyait fuir les

gens vers les bois environnants. C'était vers 14h, heure de la relève du personnel. Ceux qui devaient prendre leur travail ne se présentèrent pas et beaucoup de ceux qui devaient partir s'empressaient de le faire. La Communauté se retrouva à peu près seule, avec les docteurs, l'économe et le secrétaire ou sous-économe. Les deux internes avaient, eux aussi, pris la clé des champs.

Deux urgences se présentaient :

- Assurer la surveillance dans les différents pavillons et rassurer les malades,
- Sortir les blessés du service où ils étaient, et les cacher le mieux possible.

Le Docteur Chorand, médecin en chef du quartier des hommes, prit avec lui Sœur Marie St Rémy, Sœur Ste Rita et sœur Marie-François pour assurer le service chez les hommes. De son côté, Mère Marie Théophile organisa une présence de religieuses ou d'infirmières dans chaque pavillon de femmes.



Les responsables de l'hôpital décidèrent de cacher les blessés dans les caves du château, les dissimuler le plus possible, dans un des nombreux recoins qui s'y trouvaient. Les plus valides firent le trajet eux-mêmes ; mais pour certains il fallut les porter sur un brancard. Leur installation était bien précaire et très peu confortable pour leur état de santé. Il me semble que Mère Marie-Théophile (*Augustine Rousset*) et Sœur Ste Marthe restèrent avec eux ainsi que les docteurs (*photo ci-contre : Dr Tosquelles*). Mais le plus grand nombre de ceux qui avaient aidé allèrent reprendre leur travail.

*François Tosquelles
(1912-1994)*



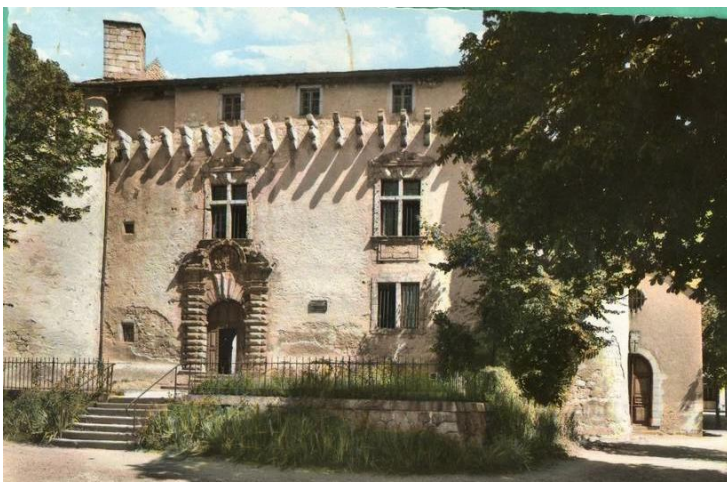
Bientôt nouvelle alerte, mais bonne cette fois. Les Allemands avaient pris une autre direction et ne venaient plus vers St-Alban : peut-être la peur du maquis bien implanté dans la région ? ou un ordre différent ? peu importe, c'est un soulagement. Dans les près, on voit revenir les gens chez eux et, petit à petit, tout rentre dans l'ordre à l'hôpital.

Mais l'alerte a fait prendre conscience de la gravité de la situation. Que serait-il advenu si les Allemands étaient venus jusqu'ici ? La présence des « maquis » faisait courir de gros risques. Demain, ils peuvent revenir. Nous pouvions être dénoncées. Dans St-Alban et les environs, tout le monde sait que des blessés se trouvent là...

Le soir venu, Mère Marie-Théophile nous informe du plan prévu. Seuls le corps médical et les principaux agents de l'administration avec la communauté doivent être au courant. Le secret doit être absolu.

Après la relève des employés, vers 22 heures, des camionnettes arrivent dans la cour du château. Des gens sont là pour aider les blessés à sortir de leur cachette et les installer dans les véhicules qui les mèneront dans une ferme éloignée dans les bois de la Margeride. On parle fort, on se dit au revoir ; il n'est pas question, pour l'instant, de se cacher. Il faut que employés et malades se rendent compte que les maquisards blessés s'en vont.

Pendant ce temps, quelques sœurs et des docteurs étaient occupés à transporter des caves au grenier les « 5 maquis » dont l'état de santé était trop grave pour leur permettre de quitter l'hôpital sans danger pour leur vie.



Dans une aile du château, on avait installé tant bien que mal

des lits de fortune. C'était un petit réduit où il était difficile de tenir debout. La pièce était éclairée par une lucarne. On y accédait par une petite porte, surélevée ; il était nécessaire de prendre un escabeau pour l'atteindre. Tout près un gros tas de paille. A l'occasion, cela pouvait servir à dissimuler la porte.

Pour monter de la cave au grenier, c'était assez pénible ; malgré les précautions prises on faisait un peu de bruit. En dessous était un dortoir de malades. Au matin, une malade dit à Sœur Marie Octavie : « je ne sais pas ce qu'il y avait cette nuit, mais je crois qu'on marchait dans le grenier. Sœur Marie Octavie, à cause des restrictions, avait organisé un clapier à l'entrée du grenier ; sans sourciller, elle répondit : « Ce sont les lapins, on avait mal fermé les portes des cages ; ils se promenaient tous dans le grenier. J'ai dû appeler de l'aide pour les rentrer et on y a travaillé un bon moment. » Sœur Marie Octavie fut crue sur parole et l'incident fut classé...

Les sœurs et les docteurs s'efforçaient de prodiguer aux blessés les soins que nécessitait leur état ; et aussi leur assurer autant que possible une présence réconfortante, surtout la nuit. Les sœurs de la cuisine firent l'impossible pour leur préparer, tout en la dissimulant, une nourriture convenable et la faire parvenir au grenier. Au lavoir, Sœur Virginie attendait le départ des employés pour laver le linge, parfois tâché, qu'en cachette nous lui apportions le soir.

Peu de temps s'était écoulé lorsqu'un des blessés qui avait reçu une balle dans le ventre décéda. C'était un jeune de 18 ans natif de Lyon et qui, je crois, n'avait que sa grand-mère. Nouveau problème : comment l'enterrer sans que personne le sache ? Et où ? Au cimetière de l'hôpital ? On verrait la terre fraîchement remuée.



Près du cimetière de l'hôpital, il y avait un tas d'ordures sur lequel tous les jours on déversait les poubelles. C'est au pied de ce monticule que Monsieur l'Econome et le secrétaire creusèrent la tombe, le soir, à la tombée de la nuit. Pendant qu'ils travaillaient, un petit groupe de sœurs se promenait sur la route qui longeait le cimetière et le tas d'ordures, prêtes à signaler toute

présence indiscrète. Pour remplacer le cercueil qu'il était difficile de prendre à l'atelier sans éveiller l'attention du chef d'atelier, on prit deux sacs de charbonnille près du fournil de la boulangerie et c'est entre ces deux sacs qu'on dépose le corps.

Vers minuit, lorsque tout fut prêt, Monsieur le Directeur demanda la présence de l'aumônier. Mère Marie-Théophile lui dit qu'elle ne s'était pas crue autorisée à dévoiler la présence des maquis dans la maison. Ce jeune avait vu Monsieur l'Aumônier et reçu les derniers sacrements avant l'alerte. Il faut aller le chercher dit-il, qu'il vienne bénir sa tombe. Je crois que peu nombreuses furent les sœurs qui assistèrent à son enterrement mais après, en nous promenant, nous aimions aller près du tas d'ordures pour prier pour lui.

Beaucoup plus tard, lorsque le calme fut revenu, il fut transféré dans le cimetière de St Alban à la surprise générale car personne ne s'était douté de ce qui se passait à l'hôpital. C'est peut-être à cette occasion que Mère Marie-Théophile reçut la médaille de la résistance.

Dans le grenier du château, l'un des blessés avait dû être amputé d'une jambe. Est-ce dû à ce que l'opération avait été faite avec les moyens du bord, mais son état restant critique, il était très faible, on prévit une transfusion de sang. Des analyses furent faites et Sœur Ste Françoise (Jeanne Tardieu) fut jugée la plus apte à donner son sang au blessé.

Petit à petit, tous ayant retrouvé leurs forces, quittèrent St Alban pour rejoindre le maquis ou leur famille. Le jeune amputé de la jambe (qui était de la Nièvre) garda, à l'égard des sœurs, beaucoup de reconnaissance et, par la suite, plusieurs fois, leur rendit visite.

** Sr Marie Constance (BROS)*

-Illustrations d'archive (Privat Rousset et Paul Astruc)

** Rédigé en août 1994 par Sr Marie Constance*

PS -Renseignements complémentaires (donnés par Sr Germaine MAZEL) : après l'installation des blessés dans leur cachette, il a fallu trouver une solution pour permettre aux docteurs d'accéder près d'eux sans être vus.

Le passage par les chambres des sœurs paraissait le plus sûr.

Les sœurs concernées ont tout de suite accepté cette solution. C'est ainsi que les docteurs pouvaient aller donner des soins aux blessés à toute heure du jour ou de la nuit.

p.a.

SAINT-ALBAN-SUR-LIMAGNOLE RAYONNE JUSQU'A NEW-YORK

Page 16

L'EXPOSITION TOSQUELLES A NEW-YORK



PENDANT DEUX DÉCENNIES, A SAINT-ALBAN ART ET FOLIE FIRENT BON MÉNAGE

Voilà qui fait plaisir, à nous, lozériens : Saint-Alban et son Hôpital rayonnent jusqu'en Amérique. L'exposition présentée à l'American Folk Art Museum de New-York du 14 juin au 29 octobre 2023 s'intitule TOSQUELLES (2 Lincoln Square New York NY 10023).

Avant de s'établir à New-York, l'Exposition a été présentée à Toulouse, pendant l'été 2022, puis à Barcelone et à Madrid. C'est donc une équipe internationale qui a voulu mettre en valeur l'héritage artistique et intellectuel de Tosquelles, dont l'hôpital de Saint-Alban porte aujourd'hui le nom. A Toulouse, l'exposition s'intitulait LA DECONNIATRIE.

François Tosquelles, (1912-1994) arrivé à l'hôpital de Saint-Alban en 1940, comme infirmier, avant que son diplôme de psychiatre obtenu en Espagne ne soit reconnu, y travailla jusqu'en 1961, Lucien Bonafé en devenant le directeur en 1943.

LE MONDE RURAL LOZÉRIEN DE 1940

Les « fous » - à l'époque on n'avait pas peur d'utiliser ce mot, Tosquelles le premier - sont issus du monde rural lozérien, c'est-à-dire pauvre. En 1940, la charrue et les chars sont tractés par les bœufs. Le fourrage est coupé à la faux et ramassé avec le râteau. La mécanisation débutera dans les années 1950 timidement avec la motofaucheuse conduite avec les deux mains.

Les privations, le froid et la malnutrition qui frappent, partout en France, les hôpitaux psychiatriques sous l'Occupation, n'épargnent pas l'Hôpital de Saint-Alban. Conditions aggravées par l'afflux de nouveaux malades. En 1939, l'hôpital compte 540 malades, En 1940, 246 autres venant de deux autres « asiles » de la région parisienne et d'Alsace furent accueillis (il y en a 60 aujourd'hui). La ferme du Villaret annexée à l'Hôpital en 1888 pour lui assurer une certaine autarcie, eut sans doute un rôle bienfaiteur : vingt hectares de terre et un cheptel de vaches, de cochons et des volailles.



LIBERTÉ ET HUMANISATION DE LA PSYCHIATRIE,

La rencontre entre le monde rural lozérien et la chaleureuse personnalité de Tosquelles firent que Saint-Alban devint une exception en matière de médecine psychiatrique. **« Sans la connaissance humaine de la folie c'est l'homme même qui disparaît ».** Il y a dans tout être humain une part de folie, ce n'est qu'une question de degré.

François Tosquelles et ses collègues privilégièrent toutes les formes d'expression, à commencer par le dialogue avec les soignants, qui ne furent plus de simples surveillants, ni des gardiens. Tout le monde y gagna. Soignés et soignants cherchaient les meilleures façons de sortir les malades de leur isolement et de leur enfermement psychiques et réels.

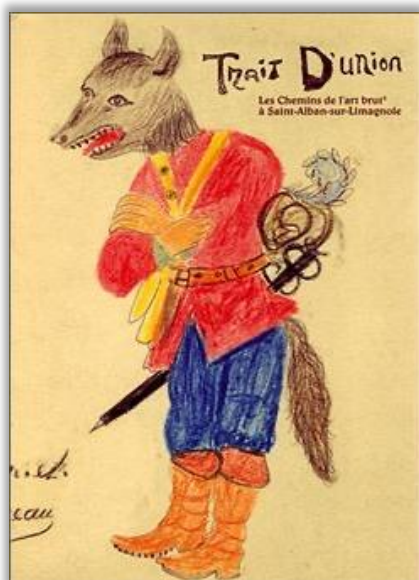
A l'expression par la parole, s'ajoutèrent le dessin, les activités manuelles, le droit de sortir dans le village. On fit participer les malades qui le pouvaient aux tâches ménagères, au jardinage., aux soins du bétail, et au travail agricole et on facilita l'expression par les activités manuelles.

L'équipe soignante créa un journal, le Trait-d'Union. On organisa des sorties des bals et des fêtes. Un souffle de liberté s'était élevé et les pratiques psychiatriques s'étaient humanisées.

LIBERTÉ ET FOLIE DANS L'ART

A tout ceci s'ajouta le rôle des avant-garde artistiques qui depuis le Mouvement Dada (1917) puis des Surréalistes (1923) s'étaient affranchies des conventions et des académies. Les peintres Tristan Tzara et Jean Dubuffet vinrent à Saint-Alban. Le sérieux et le rationnel n'étaient plus la norme : La folie dans l'expression artistique put se développer.

Couverture du journal interne de l'Hôpital





Francesc Tosquelles

L'ART DE SAINT-ALBAN RECONNU A NEW-YORK

Pourquoi Saint-Alban et François Tosquelles reçoivent-ils cette reconnaissance dans les musées d'art et de la part des historiens ? Parce-que sa pratique et ses études ont proposé une vision nouvelle de la psychiatrie : être fou ne doit pas empêcher de vivre.

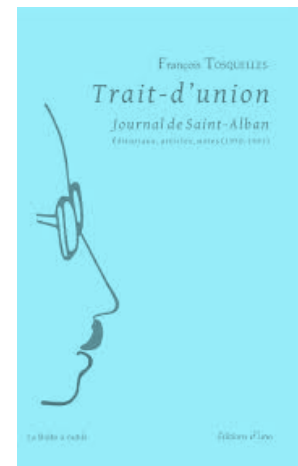
A Saint -Alban, on eut le droit d'être fou, de « déconner », la déconniatrie étant devenu avec les années un concept de l'Antipsychiatrie, en particulier à partir des années 1970.

Le sérieux et le rationnel n'étaient plus la norme : La folie dans l'expression artistique pouvait se développer. Ainsi, ces artistes « sans raison » ont-ils créer des oeuvres profondes et expressives. Le monde de l'art les attendait. Les mouvements artistiques, Dada – qui défendait dès 1917 la folie des artistes, puis le Mouvement Surréaliste qui s'ensuivit et les créations des malades psychiatriques devaient donc se rencontrer.

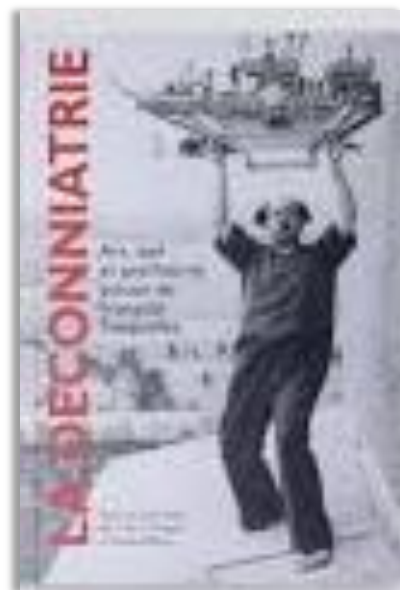
A New-York, à l'American Folk Museum, seront présentés des dessins, des peintures, des collages, des photographies, des sculptures (Auguste Forestier-) des broderies, (Marguerite Sirvin) des poèmes et autres textes. Certaines de ces œuvres ont été exposées, ces dernières années à Saint-Alban.

A côté de celles d'autres artistes français et européens, seront présentées les créations d'artistes américains (Martin Ramirez, Gabriel Mitchell, Anthony Domingez, réalisés dans des hôpitaux psychiatriques et autres ateliers.

L'avant-garde des artistes et des intellectuels des années quarante. Ses nombreuses publications, le dynamisme des équipes qui l'ont suivi dans la recherche en psychiatrie comptèrent pour beaucoup dans l'évolution des soins aux malades.



François Tosquelles. Couverture du Catalogue de l'exposition LA DÉCONNIATRIE Toulouse, 2022



LE RÔLE DE JEAN DUBUFFET DANS LA RECONNAISSANCE DE L'ART A SAINT-ALBAN

Jean Dubuffet fut celui qui détecta la valeur de ces œuvres spontanées, réalisées en dehors de tout apprentissage et des lois des académies et autres écoles de « Beaux-arts ».

Quelles qu'aient été les réserves de François Tosquelles à son égard, craignant le mercantilisme et un esthétisme de récupération de ces œuvres, le concept d'Art brut lui revient.



Il acheta les sculptures, dessins et broderies, collages réalisés à Saint-Alban et celles-ci sont conservées dans les plus grands musées, Musée de l'Art Brut de Lausanne, Musée de Lille LAM, notamment.

Tissu brodé de Marguerite Sirvin (1890-1957)

Catherine BOURGOIN

Bibliographie :

Decorvet Anne-Claire, *Un lieu sans raison* 2015 ed. Bernard Campiche Genève

Daenincks Didier, *Caché dans la Maison des Fous*, ed. Bruno Doucet 20

Sarah LOMBARDI, *De l'Hôpital psychiatrique de Saint-Alban à la Compagnie de l'art Brut*

Artières Philippe, Favereau Eric, *Quand le Docteur Tosquelles arrive à Saint Alban*, 29/072016 Journal Libération

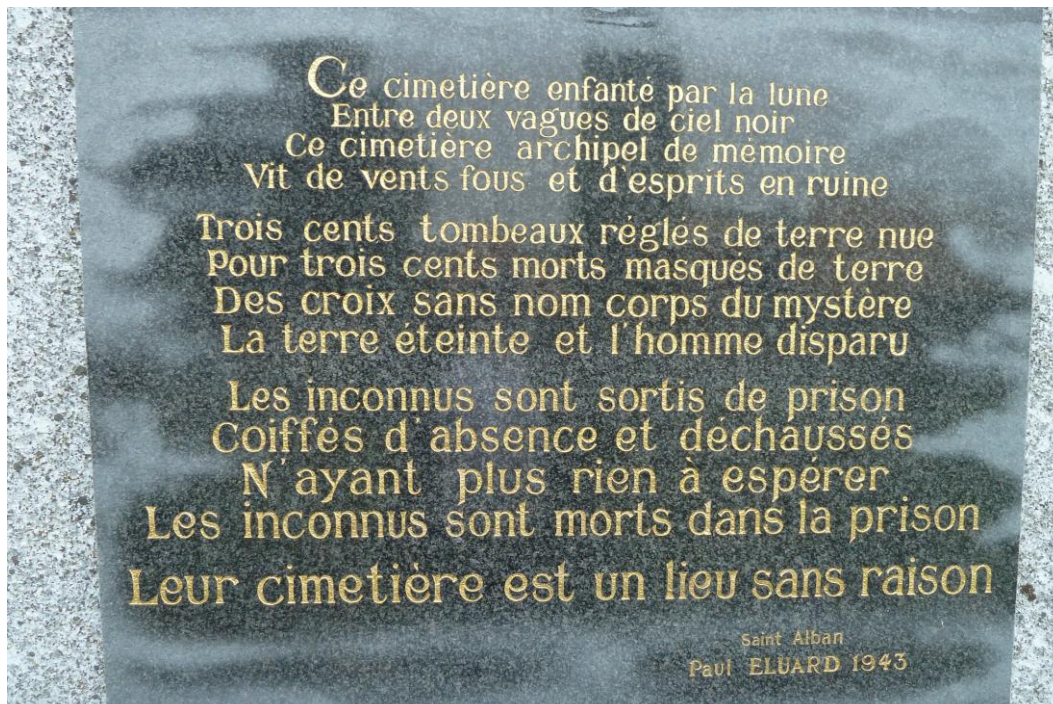
Catalogue de l'exposition *La Déconnatie*, Art, exil et psychiatrie autour de François Tosquelles, les Abattoirs, Toulouse.2022

Émission de radio de France Inter *Le Vif de l'Histoire*

Cinéma : *Les Heures heureuses*, Martine Deyres

Les Inconnus de la Terre (1961) Mario Ruspoli

Exposition: *TOSQUELLES* American Fork Art Museum, 2 Lincoln Square, New York, NY 10023, États-Unis.



Vous avez la possibilité de découvrir les autres articles du numéro 459 de Lou País en vous procurant cette revue dans la plupart des librairies de Lozère ou en vous abonnant ...

« Les Amis du País et l'Escolo Gabalo »

Adhésion et/ou abonnement :

Je choisis l'option et j'envoie mon chèque à :

Jean L. BRUNEL - Lou PAÏS
14 Résidence Les Prés Hauts - Avenue de La Margeride
48130 Aumont-Aubrac
Tél. 04 66 31 09 41

26€

- Adhésion simple à l'association : 8 €
- Abonnement seul ⁽¹⁾ : 26 €
- Abonnement ⁽¹⁾ avec adhésion ⁽²⁾ : 26 €
- Abonnement de soutien ⁽¹⁾ : 30 €

⁽¹⁾ 4 Lou País + l'Armanac de Lousero + hors-série

⁽²⁾ Tarif réduit adhérent (18 €) + adhésion (8 €)

NB : Préciser si vous optez pour l'adhésion (au dos du chèque ou sur papier libre : "J'opte pour l'adhésion").

